

(fig. 136 et 137). Partout il en est de même, et, d'après Virchow, cette altération est très-générale dans les vaisseaux, en même temps qu'elle se forme dans un tissu, et il la considère comme le résultat d'une dyscrasie. On dit même avoir vu le sang rempli de ces corpuscules en suspension, mais cela demande à être vérifié.

Ce qui caractérise la dégénérescence amyloïde, c'est la réaction bleuâtre que les tissus affectés donnent sous l'influence de la teinture d'iode et d'une petite quantité d'acide sulfurique. C'est par là qu'ils montrent l'analogie de leurs corpuscules avec l'amidon végétal, analogie qui n'est pas complète cependant, et, en conséquence, il faut bien se garder de conclure qu'on a sous les yeux de véritables corpuscules d'amidon. Comme l'a très-bien établi Virchow, il n'y a là qu'un rapprochement à faire, et non pas une identité à établir, car cette substance se rapproche encore plus de la cellulose que de l'amidon.

La dégénérescence amyloïde forme une variété d'induration, et, à ce titre, elle mérite de figurer dans les conséquences de l'inflammation. On la trouve dans tous les tissus, et quelquefois très-marquée dans un grand nombre d'organes, comme on le verra dans le fait suivant, mais chez quelques individus elle est bornée à un seul organe.

OBSERVATION. — Une femme d'un certain âge, affectée de maladie de Bright avec hydropisie, mourut le 5 décembre 1856, et présenta à l'autopsie une augmentation considérable de volume et une dégénérescence amyloïde des deux reins, de la rate et du foie. Voici quel était le poids de ces organes : foie, 2687 grammes ; rate, 473 gr. 8 centigr. ; rein droit, 230 gr. ; rein gauche, 190 gr. 3 centigr.

La rate était dégénérée presque dans sa totalité. A la vue et au toucher, elle semblait congelée. Dans les reins, c'étaient les petites artères et les glomérules de Malpighi qui avaient subi la transformation amyloïde. Les cellules hépatiques étaient exemptes d'altération ; mais la lésion occupait les petits vaisseaux des acini du foie. En examinant l'intestin, on était frappé, au premier abord, par son aspect anémique, translucide, gris pâle, et par une faible tuméfaction qu'il présentait.

L'étude microchimique de cet organe montra que les vaisseaux des villosités étaient presque tous envahis, et que leur parenchyme lui-même était rempli par places par de la substance amyloïde. Dans les artères, l'infiltration de la paroi s'étendait profondément dans le tissu sous-muqueux, de sorte que la réaction chimique était très-évidente, même à l'œil nu. La muqueuse génitale, et surtout le parenchyme utérin, avaient subi la même altération, qui s'étendait aux trompes de Fallope et aux ovaires. L'état des muscles de l'utérus offrait des particularités très-remarquables : l'organe était augmenté de volume ; il avait une couleur pâle spéciale, gris jaunâtre et translucide. Au microscope, il se trouva que toutes les fibres musculaires lisses, réunies en faisceaux très-abondants, étaient infiltrées de substance amyloïde, tandis que les vaisseaux, à parois peu épaissies, et le tissu conjonctif intermusculaire, ne donnaient nullement lieu à la réaction caractéristique. « Il existe donc, continue M. Virchow, une forme de la prétendue hypertrophie de l'utérus, qui n'est autre chose que la dégénérescence amyloïde de cet organe. »

En outre, on trouva une semblable altération dans le cœur, dont les parois étaient également épaissies, brunâtres et un peu translucides. Toute la masse charnue présentait la réaction amyloïde ; mais la structure semblait peu altérée, attendu que l'intérieur seulement des faisceaux primitifs était plus homogène, plus brillant et plus cassant qu'à l'état normal. La fonction du cœur ne pouvait guère avoir été troublée notablement, car la rigidité cadavérique y était très-développée. Le péricarde et l'endocarde participaient eux-mêmes à la lésion, bien qu'à un moindre degré ; il y avait même de petits dépôts dans les nerfs ; mais les observations de l'auteur ne sont pas encore complètes à cet égard. Il a vu, en effet, de distance en distance, entre les

fibres nerveuses, de petits dépôts arrondis, translucides, qui donnaient lieu à la réaction amyloïde. Quelques nerfs de l'utérus et du plexus sacré présentaient le même caractère.

Enfin, l'infiltration fut rencontrée également dans le poumon, et cela non point sous forme de granulations éparses, mais bien sous celle de dépôts cireux et homogènes dans les petits vaisseaux et dans le canevas aréolaire. Dans aucun point, cependant, la dégénérescence n'avait atteint un degré considérable.

Dans tous ces organes, les caractères chimiques étaient des plus manifestes, soit qu'on se servit de l'iode seul, soit qu'on eût recours à l'acide sulfurique et à l'iode. Ce dernier moyen, employé avec lenteur, donna lieu à une coloration bleue qui se maintint intacte pendant six semaines (1).

La dégénérescence amyloïde est une lésion à peu près incurable et qui entraîne presque certainement la mort. Toutefois elle est encore si peu connue qu'on ne peut rien dire de précis à cet égard.

CHAPITRE XI

DU PARASITISME.

S'il y a des maladies dont on ne connaisse pas encore la cause matérielle et qui résultent de la réaction des organes et des tissus contre les influences physiques et morales qui nous entourent, il en est un certain nombre qui résultent de germes animaux ou végétaux, visibles ou invisibles, greffés sur un point de l'organisme où ils se développent avec plus ou moins d'activité, de façon à produire les maladies les plus diverses. Ce sont les *maladies parasitaires* et les *maladies zymotiques*, détachées du groupe des maladies virulentes (2). Je suis le premier, en 1867, qui les ait fait entrer dans la classification pathologique, à côté des *fièvres*, des *inflammations*, des *hydropisies*, etc.

Des maladies parasitaires dépendent : 1° la gale, 2° la teigne favreuse ou favus, 3° la teigne tonsurante, 4° la teigne décalvante, 5° l'herpès circiné, 6° le pityriasis, 7° le muguet, 8° les affections intestinales et les névroses dues à des lombrics, des ténias, des oxyures, des trichocéphales, 9° les nosorganies pulmonaires, cérébrales, hépatiques, etc., occasionnées par les échinocoques et les cysticerques, 10° les maladies des muscles produites par les trichines ou trichinose, 11° la ladrerie du porc due au développement des cysticerques, l'hématurie des pays chauds avec ou sans chylurie (3) due au *Distomum hæmatobium*, etc. Quant aux *maladies zymotiques*, qui ne sont peut-être aussi que des maladies parasitaires, elles comprennent les maladies virulentes (variole, vaccine, rougeole, scarlatine, syphilis, morve, charbon, etc.), certaines nosorganies telles que la mélanose, le tubercule, etc., et toutes les maladies que l'on peut attribuer à des organismes, ferments ou microzoaires, introduits dans l'économie.

(1) Arch. f. path. Anat. u. Physiol., et Gazette hebdomadaire.

(2) Zymotiques produits par l'action des ferments, substances remplies de microzoaires répullulant avec une effroyable rapidité, selon le milieu où ils se trouvent.

(3) D'après Wucherer, cette maladie, endémique au Brésil, dépend d'un parasite rénal *Distomum hæmatobium* et, selon d'Almeida Conta, on y trouve dans le caillot de ces hématuriques un ver nématode de la famille des strongilides.

Le *parasitisme* forme une nouvelle classe de maladies encore peu connue, jadis fort en honneur, et ensuite complètement tombée dans l'oubli.

Au milieu du XVII^e siècle, le père Athanase Kircher soutint que la plupart des maladies dépendaient de l'introduction chez l'homme de vers invisibles exerçant une action pernicieuse sur l'organisme. Paullini (1) exposa les mêmes idées, et, avec Hauptmann, revint sur le même sujet (2). Ces idées eurent une grande faveur, et l'on expliquait alors la marche des maladies épidémiques par l'influence d'essaims d'animalcules transportés par les vents de pays en pays et se fixant plus ou moins longtemps dans une localité. Andry (3), en France, et Nylander (4), élève de Linné, consacrèrent leur talent au triomphe de cette opinion, qui se répandit en Allemagne, en Italie et dans une grande partie de l'Europe. C'était ce qu'on appelait alors la *pathologie animée*. Malheureusement l'excès perdit cette doctrine. Desault (de Bordeaux) crut devoir attribuer la rage à des animalcules renfermés dans la bave du chien; Congrossi crut de même à la présence d'animalcules comme cause de la peste bovine d'Italie; on l'osa pour la peste de Marseille, pour la syphilis, pour le tubercule et pour le cancer, sans montrer les animalcules, les vers et les hydatides mis en cause. Il n'en fallut pas davantage, et c'était justice, pour faire rejeter ces idées, qui restèrent à peu près oubliées jusqu'en 1846, époque où Raspail les mit de nouveau à l'ordre du jour.

Depuis lors l'application du microscope a permis de découvrir un grand nombre d'infusoires animaux dans la leucorrhée (Donné), dans les déjections cholériques (Davaine, Ch. Robin), dans le pus blennorrhagique (Donné), dans les selles diarrhéiques ordinaires, dans l'urine de certains catarrhes de vessie, dans le sang du charbon (Davaine), et d'infusoires végétaux dans la teigne, l'herpès circiné (Schœnlein, Audouin, etc.), le muguet, etc., et l'on a fait jouer à ces microzoaires ou microphytes un rôle important dans la production des maladies (5). Aujourd'hui donc il y a une *pathologie animée* ou *parasitaire* dont on ne peut méconnaître l'existence, et qui prendra une place chaque jour plus importante au milieu des autres maladies.

Il y a un *parasitisme végétal* et un *parasitisme animal*. Le premier comprend les maladies parasitaires occasionnées et entretenues par des *microphytes* ou végétaux cryptogamiques invisibles à l'œil nu, et dont les spores, ainsi que leurs ramifications, ne peuvent être étudiées qu'avec le microscope. Dans l'autre se trouvent les maladies que produisent des *microzoaires*, c'est-à-dire des insectes microscopiques, des infusoires animaux et des helminthes plus ou moins volumineux.

Où s'arrêtera-t-on dans cette voie? Nul ne pourrait le dire. Il y a là un monde nouveau à découvrir, et dans ses éléments peut-être, la découverte des causes d'un grand nombre d'épidémies et de maladies contagieuses. Déjà on attribue à

(1) Paullini, *Cynographia curiosa, seu canis descriptio*. Norimbergæ, 1685.

(2) Hauptmann, *Ephemerides naturæ curiosorum*.

(3) Andry, *De la génération des vers dans le corps de l'homme*, etc. Paris, 1700.

(4) Nylander, *Ecanthemata viva*, thèse.

(5) Voyez Ch. Robin, *Hist. natur. des végétaux parasites*. Paris, 1853. — Davaine, *Traité des entozoaires*. Paris, 1860.

des organismes-ferments, appelés *bactéries*, la cause du charbon, du sang de rate, de la variole, de la fièvre typhoïde; et à la prolifération de cellules vivantes greffées dans l'organisme, ou greffe cellulaire, la tuberculose et la mélanose. Ces données étiologiques seront-elles confirmées par les expériences ultérieures? Je l'ignore; mais la nouvelle théorie des ferments, si elle est exacte, peut le faire espérer, et alors la plupart des maladies contagieuses seraient considérées comme des maladies zymotiques, c'est-à-dire parasitaires.

En effet, si les ferments sont des organismes rudimentaires infusoires dont le développement amène la décomposition de la matière organique, et si les cellules des ferments sont des microzoaires inférieurs, les maladies contagieuses étant produites par des ferments introduits dans l'organisme, ces maladies rentreraient peu à peu dans la classe des maladies parasitaires et des greffes pathologiques.

Mais n'allons pas plus loin, car cet aperçu n'est encore qu'une hypothèse. Toutefois si la greffe d'une cellule tuberculeuse, pigmentaire, cancéreuse, etc., entraîne sur le point d'insertion un développement de cellules identiques, dont l'absorption dans les lymphatiques amène une greffe semblable dans les ganglions, puis ultérieurement une autre greffe dans les viscères, où la maladie se reproduit en grand, il est certain que cette théorie explique d'une façon plus satisfaisante que les autres le développement de certaines contagions.

Au parasitisme et aux greffes cellulaires se rapportent, en effet, un grand nombre de maladies *diathésiques* et de maladies *zymotiques*, jadis appelées *virulentes*.

Le développement à la surface du corps, ou dans le sang et dans l'intérieur des tissus, d'êtres vivants végétaux, ou animaux étrangers à l'organisme, ayant leur vie propre, avec leurs fonctions d'accroissement et de reproduction, détermine des maladies très-variées, habituellement légères quand les parasites occupent la peau ou les muqueuses, mais quelquefois très-graves quand ils siègent dans le sang ou dans la trame des tissus. Ainsi, le *muguet*, l'*herpès circiné*, le *prurigo pediculi*, n'occupant que la surface de la peau ou de la muqueuse buccale, n'ont rien de sérieux; mais la *teigne*, la *mentagre*, l'*herpès tonsurant*, etc., qui occupent la profondeur du derme et pénètrent dans la racine des poils, sont infiniment plus graves. Les *oxyures*, les *trichocéphales*, les *lombrics* et les *ténias* placés sur la muqueuse intestinale s'expulsent aisément, ainsi que les microzoaires de l'ophthalmie purulente et de certaines uréthrites.

Mais les *cysticerques* du cerveau, les *échinocoques* du poulmon, du foie, des reins, du tissu cellulaire, la *trichine* des muscles, les *bactéries* du sang dans le charbon, dans le sang de rate, dans le typhus, etc., les *organismes-ferments* de la syphilis, de la variole, de la fièvre typhoïde, etc., sont des ennemis bien autrement sérieux, car ils logent dans des parties où ils sont inexpugnables, et les maladies parasitaires qui en résultent sont toujours très-redoutables.

Le développement des maladies parasitaires n'est pas le résultat d'une génération spontanée, car ce mode de génération n'existe pas. Il est la conséquence de l'absorption ou de la greffe de germes venus du dehors par l'air, dans la teigne, le muguet, l'herpès circiné, et dans certaines maladies miasmatiques contagieuses; par le contact ou l'inoculation, dans la gale, la rage, le prurigo du pubis, le charbon, la mentagre, la syphilis, la variole, etc.; par l'alimentation, dans la trichi-

nose, dans les tumeurs hydatiques, dans le ténia, dans les oxyures, dans le tour-nis, etc. Il en résulte alors des inflammations cutanées ou muqueuses : exemple, la teigne, l'herpès circiné, le muguet, l'entérite vermineuse, l'hémorrhagie intestinale, etc. ; des névroses sympathiques : exemple, la chorée et l'épilepsie vermineuses ; des tumeurs ou phlegmasies viscérales, si des entozoaires occupent le cerveau, les poumons, le foie, les reins, etc. ; des fièvres pestilentielles, contagieuses, si les microzoaires-ferments pénètrent dans le sang et y produisent cette putridité qui complique toutes les fièvres continues, éruptives ou autres.

Au parasitisme végétal appartiennent les maladies produites par les microphytes développés à la surface du corps, ou épiphytes, et à l'intérieur des tissus, ou entophytes : exemple, les teignes, le muguet, etc.

Du parasitisme animal dépendent les maladies parasitaires occasionnées par le développement des microzoaires qu'on appelle épizoaires ou entozoaires, selon qu'ils siègent à la surface ou dans la profondeur du corps.

Les maladies parasitaires dues à la présence de végétaux parasites ont été bien étudiées par Malmsten, Gruby, Lebert, et surtout par Ch. Robin dans un ouvrage spécial (1) que je mettrai souvent à contribution.

Quant aux entozoaires infusoires (bactéries) et aux entozoaires helminthes, leur histoire laisse encore beaucoup à désirer. Mais si ce qui regarde les bactéries est rempli de doute et d'incertitude, tout ce qui concerne les helminthes est mieux connu depuis les descriptions de Rudolphi, de Brera, de Bremser (2), etc., auxquelles il faut ajouter les importantes recherches de Siebold, van Beneden (3), Küchenmeister, Davaine (4), Cauvet (5), etc., sur les métamorphoses que ces animaux peuvent subir au sein des êtres vivants.

SECTION PREMIÈRE

DU PARASITISME VÉGÉTAL.

Le parasitisme végétal est la source d'un grand nombre de maladies extérieures ou internes, et il résulte du développement dans l'économie des germes d'infusoires végétaux qui voltigent dans l'atmosphère, qui nagent dans l'eau des boissons ou qui sont mêlés aux aliments. Toutefois il faut savoir qu'en outre du germe invisible des productions végétales parasites de l'homme, il y a lieu de tenir compte des circonstances extérieures favorables à leur développement. Ainsi les parasites végétaux apparaissent dans un tissu, surtout lorsqu'il s'y établit un mouvement semblable à celui de la fermentation et lorsqu'il y a décomposition d'une matière organique au contact de l'air. Un simple changement de nature dans un liquide de sécrétion ou d'excrétion peut les produire : ainsi, quand, à l'exemple

(1) Robin, *Histoire naturelle des végétaux parasites qui croissent sur l'homme et les animaux*. Paris, 1853.

(2) Bremser, *Traité zoologique et physiologique des vers intestinaux*. Paris, 1837.

(3) Gervais et van Beneden, *Zoologie médicale*. Paris, 1859.

(4) Davaine, *Traité des entozoaires*. Paris, 1860.

(5) Cauvet, *Nouveaux éléments d'histoire naturelle médicale*. Paris, 1868.

de Turpin, on rend acide un liquide alcalin de l'économie, et réciproquement, il apparaît dans ce liquide une production végétale infusoire. Ce qui se passe sous une plaque de verre se produit également sur l'homme vivant, et, pour ne citer qu'un exemple, l'*oidium* du muguet résulte du passage de l'état neutre ou alcalin des liquides naturellement sécrétés dans la cavité buccale à un état d'acidité prononcé.

Lebert établit qu'il y a deux sortes de parasites végétaux, ceux qui peuvent exister à l'état normal (l'algue de la bouche, par exemple), et ceux qui résultent d'un état pathologique (1).

« Pour quelques végétaux de la surface du corps, il serait difficile de démontrer un état morbide antérieur. S'il est vrai que pour la transmission de la teigne il faille, outre le contact, une prédisposition individuelle, il y a loin cependant entre cette prédisposition et un état de véritable maladie.

« La perte de l'épithélium ou de l'épiderme favorise le développement de quelques algues qui se montrent volontiers sur des plaies ou des ulcérations. L'état vraiment putride est plus propice au développement des infusoires qu'à celui des algues. »

D'après Lebert, on trouve constamment une algue sur l'arrière-bouche, dans l'état de santé, et, de plus, très-fréquemment des filaments d'algues dans les garderoberes de sujets atteints de maladies diverses ; aussi croit-il qu'il peut s'en développer dans les intestins sans un état morbide nécessaire.

« On peut donc établir que si un état morbide local ou général est plus particulièrement favorable à l'évolution des parasites végétaux sur le corps vivant, ceux-ci peuvent cependant se développer dans quelques circonstances en vertu d'une prédisposition individuelle dont la nature nous est inconnue, et même à l'état de santé parfaite, comme parasites constants chez les diverses espèces d'animaux et même chez l'homme. A leur tour, enfin, les parasites peuvent servir de cause et de point de départ à divers désordres locaux de la nutrition, et devenir ainsi de véritables agents pathogéniques d'autant plus capables d'agir, qu'au moyen de leurs petites spores ces végétaux peuvent non-seulement se transmettre d'une partie du corps à une autre, mais aussi d'un individu à un autre, même des animaux à l'homme.

« Quant au mode de développement, nous savons aujourd'hui que tous les végétaux que l'on trouve sur l'homme naissent et se multiplient par des germes, des spores, et que la génération spontanée ne leur est pas plus applicable qu'aux parasites animaux (2). »

Voici, d'après M. Ch. Robin, la liste des végétaux et animaux parasites qu'on observe chez l'homme et chez les mammifères :

A. — A LA SURFACE DE LA PEAU.	Microsporon mentagrophytes, Ch. Robin.
	Microsporon furfur, Ch. Robin.
Trichophyton tonsurans, Malmsten.	Mucor mucedo, Linné.
Trichophyton sporuloides? Ch. Robin.	Achorion Schænleinii, Remak.
Trichophyton ulcerum? Ch. Robin.	Aspergilli species? Pacini et Meyer.
Microsporon Audouini, Gruby.	Puccinia favi, Ardsten.

(1) Lebert, *Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale*. Paris, 1855-1861.

(2) Lebert, *ibid.*, t. I, p. 383.

	Leptomitus? de Hannover, Ch. Robin (pharynx et œsophage).
II. — SUR LES MUQUEUSES.	Leptomitus? de l'épiderme.
Cryptococcus cerevisiæ, Kützing.	Leptomitus? de l'utérus.
Cryptococcus guttatus, Ch. Robin (lapin).	Leptomitus? du mucus utérin et des aphthes.
Merismopedia ventriculi, Ch. Robin.	Leptomitus? de l'œil.
Leptothrix buccalis, Ch. Robin.	Oidium albicans, Ch. Robin (muguet).
Oscillaire? de l'intestin, Farre.	Champignon du poumon, Bennett.
Leptomitus urophilus, Mont. (vessie).	Champignon dans l'écoulement de la morve.

Bien que ce tableau ne soit plus complet, il mérite cependant d'être reproduit.

ARTICLE PREMIER.

DES ÉPIPHYTES DE L'HOMME.

Les végétaux parasites qui croissent à la surface du corps, et qu'on appelle des *épiphytes*, ont une prédilection marquée pour les parties velues ou voisines des poils. Ce sont : les champignons de la véritable teigne, ou *favus*; les algues qui provoquent plus particulièrement la calvitie, celles de la plique polonaise, celles de la mentagre, et celles enfin du pityriasis versicolor.

Ceux qui pénètrent dans le corps avec les aliments irritent les organes, comme la *sarcine*, ou se mêlent au sang et provoquent les maladies que l'on peut rapprocher des empoisonnements : exemple, la pellagre, la raphanie, l'acrodynie, etc.

D'après Moquin-Tandon (1), il y a sept genres d'épiphytes ; 1° la puccinie ; 2° mucor ; 3° aspergille ; 4° oïdium ; 5° achorion ; 6° microspore ; 7° trichophyte, dont voici les caractères :

I. Tuberculiformes.

1° PUCCINIE. — Spores dans un réceptacle coriace.

II. Filamenteux.

A. — Spores terminales.

2° MUCOR. — Spores dans l'intérieur d'une vésicule.

3° ASPERGILLE. — Spores à la surface d'une vésicule.

B. — Spores éparses.

4° OÏDIUM. — Filaments libres ; spores naissant des articulations qui se séparent.

5° ACHORION. — Filaments entourés d'un godet solide ; spores naissant dans les filaments.

6° MICROSPORE. — Filaments formant une gaine ; spores naissant à l'extérieur de cette dernière.

III. Moniliformes.

7° TRICHO PHYTE. — Filaments nuls ; spores réunies bout à bout.

(1) Moquin-Tandon, *Éléments de botanique médicale*, 2^e édition, Paris, 1865.

Quel que soit le mérite de cette division au point de vue de l'histoire naturelle, elle n'a point de raison d'être au point de vue clinique, et sans en suivre les chapitres, je me bornerai à indiquer les maladies dues au développement d'épiphytes, en figurant leur structure.

I. — Cryptogames de la teigne favuse.

Le cryptogame caractéristique de la teigne favuse ou *favus*, qui est l'*Achorion Schoenleini*, a été découvert par le professeur Schoenlein, de Berlin, en 1842, et décrit plus tard par Lebert, Gruby, Bennett, Bazin, etc.

Ces cryptogames se réunissent en grand nombre sous forme de petits godets jaunâtres, ou *favus*. D'après Lebert, « ils sont enchâssés dans la superficie de la peau, mais sans faire corps avec elle, recouverts au commencement par l'épiderme et faisant disparaître le derme sous-jacent par compression et absorption consécutive. Sur une tête nettoyée, les *favus* apparaissent sous forme de petits corps, du volume d'une tête d'épingle, peu saillants, arrondis, jaune terne, couleur de soufre. On peut les énucléer facilement, et l'on voit à la place de petits creux lisses qui ne tardent pas à se combler et à disparaître. Ces corps grandissent rapidement, et peuvent atteindre un volume qui va jusqu'à 12 et 15 millimètres de largeur sur 2 à 4 millimètres de profondeur. La peau devient le siège d'un travail phlegmasique et exsudatif, en même temps qu'une forte hypersécrétion d'épiderme a lieu tout autour, et c'est ainsi que naissent des croûtes pyo-épidermiques qui finissent par masquer les *favus* primitifs.

» Les grands *favus* ont une disposition concentrique ; leur intérieur est grumeleux, d'un blanc mat, leur surface lisse et arrondie dans la partie enchâssée dans la peau. Ils présentent dans leur milieu une surface déprimée en godet qui ne fait place à l'aspect irrégulièrement annulaire que lorsque les dimensions du champignon se sont beaucoup accrues. On les voit souvent traversés par des poils dont le bulbe est bien souvent visible au-dessous du *favus*. Les lamelles d'épiderme peuvent être séparées aisément du *favus*. Les sporules et les filaments peuvent aussi se développer dans l'intérieur du follicule pileux à la surface du bulbe et altérer directement le poil dans sa nutrition.

» Les sporules qui occupent la plus grande partie de l'intérieur des réceptacles ont une forme ronde ou ovale, les bords marqués et un intérieur légèrement opalisant. Les plus jeunes ont 0^m,005 de diamètre ; les plus développées ont sur cette même largeur de 0^m,005 à 0^m,125 de longueur.

» Ces sporules sont souvent groupées ensemble (fig. 149). Quelques-unes sont étranglées au milieu, d'autres ont une forme triangulaire à angles arrondis ; d'autres encore, très-allongées, ont plusieurs étranglements. Enfin on voit des fils qui paraissent composés de sporules confluentes. Ces fils sont simples ou ramifiés et entourés de sporules rudimentaires. Quelques-unes, bien formées, paraissent avoir une double membrane d'enveloppe et l'apparence d'un noyau.

» Le siège le plus habituel du *favus* est le cuir chevelu ; cependant on l'observe